

**Jean DAUJAT**

**L'IDÉALISME**  
**ET**  
**LE DÉSORDRE MODERNE**

**DOCTRINE ET VIE**

**24, Rue des Boulangers, PARIS 5e**

Achévé d'imprimer en 1961 - Conférence initialement sténographiée en 1957



## Table des matières

<b>1 ].</b>	<b>Sources et manifestations de l'Idéalisme .....</b>	<b>4</b>
	<b>Qu'est-ce que l'Idéalisme ? .....</b>	<b>5</b>
	<b>Idéalisme et Matérialisme .....</b>	<b>5</b>
	<b>Idéalisme et Athéisme .....</b>	<b>6</b>
	<b>Origine psychologique de l'Idéalisme .....</b>	<b>7</b>
	<b>Développement de l'Idéalisme dans la Pensée moderne .....</b>	<b>8</b>
	<b>Pensée et Réalité .....</b>	<b>10</b>
	<b>La morale idéaliste .....</b>	<b>11</b>
<b>2 ].</b>	<b>Conséquences et méfaits de l'Idéalisme .....</b>	<b>13</b>
	<b>L'homme désaccordé du Réel .....</b>	<b>13</b>
	<b>La Vérité remplacée par l'Idéologie .....</b>	<b>16</b>
	<b>Dégénérescence de l'Homme .....</b>	<b>18</b>
	<b>L'Homme contre la Nature .....</b>	<b>19</b>
	<b>Le Totalitarisme .....</b>	<b>20</b>

## 1 ]. Sources et manifestations de l'Idéalisme

Jamais l'homme n'a disposé de tant de puissance, de tant de moyens pour dominer la nature qu'aujourd'hui... et pourtant jamais siècle n'a vu couler tant de larmes et tant de sang ; l'humanité contemporaine est frappée par le malheur et par l'angoisse, et le grand cri de la souffrance humaine montant de toutes parts hurle le désordre dans lequel nous vivons en même temps qu'il appelle un monde nouveau. C'est pourquoi il n'y a que projets de réforme et mouvements révolutionnaires. Mais on perd son temps tant qu'on ne connaît pas la cause du désordre moderne : ce n'est qu'en supprimant la cause qu'on peut supprimer le mal. La condition préalable de tous nos efforts est donc de rechercher *la cause du mal* : un désordre qui s'étend à toute la condition humaine et vicié une civilisation tout entière ne peut venir que de la manière même dont l'homme conçoit et oriente sa vie, c'est-à-dire d'une *attitude de l'esprit*.

Cette attitude de l'esprit qui a introduit l'humanité entière dans le désordre et sur le chemin de son malheur, qui même, comme nous le verrons, a déformé la structure de l'être humain, c'est *l'idéalisme* qui imprègne de plus en plus la mentalité et la psychologie tout entière de l'homme contemporain : attitude d'orgueil de l'homme qui veut tout tirer des constructions de son propre esprit, tout réduire à ses idées et tout régenter d'après ses idées, et qui refuse de se soumettre au *réel* et aux conditions que le réel impose à sa vie ; l'homme a fait lui-même son propre malheur en se heurtant à une réalité qu'il méconnaît, en refusant les conditions réelles de son bien, parce qu'il veut tout tirer de lui-même et ne suivre que les vues de son esprit. Tel est le fait fondamental qu'il nous faut analyser et expliquer et qu'il est indispensable de bien comprendre.

Prévenons tout de suite une objection : certains seront étonnés de cette accusation contre l'idéalisme, alors que souvent c'est dans le matérialisme qu'on a vu la cause principale de nos malheurs et de notre désordre. Nous montrerons que le matérialisme moderne est, lui aussi, une conséquence de l'idéalisme.

## ***Qu'est-ce que l'Idéalisme ?***

La plupart des mots se terminant par le suffixe *isme* désignent une conception qui n'admet rien d'autre que ce qui a été joint à *isme* pour former le mot : par exemple, le matérialisme est la conception qui n'admet rien d'autre que la matière. Étymologiquement, l'idéalisme est la philosophie qui n'admet rien d'autre que les idées ou la pensée.

On ne peut bien comprendre cet idéalisme que dans son opposition aux convictions spontanées du sens commun. Le sens commun admet sans discussion que la réalité connue existe indépendamment de la pensée qui la connaît, et que la pensée doit se conformer à la réalité à connaître pour la connaître telle qu'elle est. La vérité est cette conformité de la pensée au réel, il y a erreur si la pensée ne correspond pas à la réalité. C'est justement cette dépendance de la pensée par rapport à la réalité connue que nie l'idéalisme pour affirmer une autonomie absolue de la pensée. Pour l'idéalisme, il n'y a pas de réalité connue par la pensée et existant indépendamment d'elle, il n'y a que la pensée, indépendante de toute réalité à connaître, la pensée entièrement autonome qui n'est que création ou développement de l'activité intellectuelle. Donc tout est construction de l'esprit.

## ***Idéalisme et Matérialisme***

Au point de départ, l'idéalisme, n'admettant que ce qui est intérieur à la pensée, apparaît comme un pur spiritualisme. Mais on va comprendre aisément comment il conduit au *matérialisme* et détruit la notion même du spirituel. Si l'on admet avec le sens commun que la pensée est connaissance d'une réalité, elle est aussi présence en nous de la réalité connue, car la réalité connue est bien d'une certaine manière présente en nous dans la connaissance que nous en avons (par exemple, la personne à qui nous pensons est bien d'une certaine manière présente en nous dans notre pensée). Cette présence de la réalité connue dans la pensée qui la connaît n'est pas une présence matérielle, c'est une présence immatérielle, et ainsi nous découvrons le caractère immatériel ou spirituel de la pensée. Mais cette découverte du spirituel devient impossible si la pensée n'est pas la connaissance d'une réalité, mais un simple produit de l'activité intellectuelle. D'où viendra alors que nous ayons une telle pensée plutôt que telle autre si ce n'est pas la vérité connue qui s'impose à nous ? Ce ne pourront plus être que nos inclinations qui nous porteront à penser ceci plutôt que cela ; nous penserons, non plus d'après ce qui est vrai, mais au gré de nos intérêts, de nos cupidités, de nos sentiments, de nos instincts, de nos passions, c'est-à-dire en définitive en fonction du dernier état de nos nerfs et de nos glandes. La pensée devient un produit du cerveau comme la bile est un produit du foie.

L'idéalisme ne conduit pas seulement au matérialisme, mais encore au *pragmatisme*, c'est-à-dire à la philosophie qui supprime toute connaissance pour ne plus reconnaître que l'action ; s'il n'y a plus de vérité à connaître, il n'y a plus à chercher que l'utilité, l'intérêt, la réussite, l'efficacité ; tous les problèmes ne sont plus que des problèmes d'action et de succès, l'homme n'est plus qu'une action produisant sa propre pensée.

## ***Idéalisme et Athéisme***

L'idéalisme a des liens profonds encore avec l'athéisme (ou avec le panthéisme, lequel n'est qu'un autre visage de l'athéisme). Incapables que nous sommes en effet de concevoir et de connaître directement l'Être parfait et infini qui est Dieu, nous ne pouvons découvrir Dieu que par les choses qu'il a faites, que comme *cause d'existence* de toutes les réalités de ce monde<sup>1</sup> ; parce que tous les êtres de ce monde existent, mais n'ont pas par eux-mêmes l'existence, il faut une cause qui leur donne l'existence, qui fasse qu'ils existent. Cet Être premier qui existe par lui-même (Il s'est défini : « *Je suis Celui qui suis* ») et fait tout exister, nous l'appelons Dieu. C'est pourquoi saint Paul nous dit que le Dieu invisible s'est fait connaître par les choses visibles qu'il a faites. Ainsi quiconque reconnaît la plus humble réalité commence déjà à reconnaître Dieu en reconnaissant et acceptant ce que Dieu a fait. La soumission au réel est une soumission à *Dieu auteur de toute réalité*. Pourquoi la vérité s'impose-t-elle à notre pensée qui doit la reconnaître, pourquoi ne dépend-il pas de nous de faire que ce qui est vrai soit faux et que ce qui est faux soit vrai ? Parce que notre pensée doit se conformer à la réalité pour la connaître telle qu'elle est et cela parce que ce n'est pas nous qui avons fait ou créé la réalité, mais Dieu.

Voilà justement ce que l'idéalisme refuse : voulant tout tirer de l'esprit humain, il n'admet aucune réalité créée par Dieu. C'est l'orgueil qui refuse toute dépendance et se veut, comme Dieu, dans l'indépendance absolue qui tire tout de soi. L'idéalisme est une divinisation de l'intelligence humaine qui se prétend créatrice et capable de tout tirer d'elle-même comme l'intelligence divine. Cette prétention se heurte au réel que nous n'avons pas créé et qui est ce qu'il est, c'est-à-dire ce que Dieu l'a fait. Car précisément l'intelligence de l'homme est incapable de donner l'existence ou de faire exister. Ses inventions, ses conceptions ne peuvent que *modifier* ce qui existe. L'artiste, l'industriel, le technicien transforment des choses préexistantes, les arrangent différemment ; mais c'est le propre de Dieu, et de lui seul, de faire exister, d'être source de l'existence elle-même.

---

<sup>1</sup> Nous ne parlons ici que de la découverte de Dieu dont l'intelligence humaine est par elle-même et naturellement capable, et non de notre entrée en relations personnelles avec Dieu se révélant à nous et nous parlant, qui n'a lieu que par le don surnaturel de la foi.

On voit quelle erreur il y a à présenter Dieu comme un « *idéal* », c'est-à-dire comme une vue ou une création de l'esprit humain (ce serait alors l'homme qui se créerait un Dieu), produite pour satisfaire nos sentiments ou nos besoins religieux, de sorte que Dieu serait admis ou rejeté selon que nous éprouverions ou non ces sentiments ou ces besoins. On ne reconnaît Dieu qu'en le reconnaissant comme la réalité première dont dépend toute existence. Toute religion authentique *relie* à la *réalité* de Dieu ; elle est essentiellement réaliste. L'idéalisme ne relie l'homme à rien puisqu'il l'enferme en lui-même avec l'idéal qu'il se fabrique au sein des créations de son esprit dans une indépendance absolue : idéalisme et religion sont incompatibles.

## ***Origine psychologique de l'Idéalisme***

D'où peut provenir cette attitude orgueilleuse ? Il nous paraît incontestable qu'elle a sa source historique dans ce qui domine toute la marche en avant de la civilisation depuis la Renaissance : *le naturalisme*.

Au sens étymologique du mot, le naturalisme n'admet rien d'autre que la nature. Dieu aurait pu créer les hommes sans rien d'autre en eux que leur nature humaine : dans ce cas, l'homme n'aurait à rechercher que sa perfection humaine, ou, comme on dirait aujourd'hui, son épanouissement d'homme. En réalité, par un acte entièrement libre de pur amour, par une pure générosité, Dieu a fait aux hommes un don que leur nature ne comportait en rien et auquel elle était absolument incapable d'aspirer, don qu'on appelle pour ce motif la grâce : le don de devenir ses enfants, recevant de lui comme d'un père la communication de sa nature même de Dieu et de sa vie même de Dieu. C'est cette vie divine qu'on appelle *la vie surnaturelle*.

C'est pour cette perfection, non plus humaine, mais divine, pour ce don de la vie même de Dieu que les hommes ont été créés : leur nature humaine n'existe que pour recevoir ce don et en vivre et porter en elle Dieu présent comme objet connu et aimé, Dieu vivant en eux comme en un temple spirituel. Or les démons d'abord, Adam et Ève ensuite, se sont complu dans leur nature et leurs perfections naturelles au point de ne vouloir rien d'autre. Voilà le naturalisme. C'est la nature qui se refuse à la grâce pour s'enfermer en elle-même, ne compter que sur elle. L'orgueil est là sous sa forme première et radicale : volonté d'indépendance absolue qui refuse ce qu'on ne doit pas à soi-même et aboutit à tout ordonner à soi, à ne vouloir que soi et ce qu'on tire de soi.

Remarquons en passant que le naturalisme n'est pas forcément matérialiste puisqu'il est d'abord *orgueil de l'esprit* et commence chez les démons : il ne peut y avoir matérialisme dans l'esprit pur. Toute la tradition chrétienne a vu le plus grand mal dans le péché de l'esprit révolté contre Dieu. On voit par là

la sottise de ceux qui se déclarent satisfaits dès qu'on leur parle de « spiritualisme » ou de « forces spirituelles », comme si les démons et l'orgueil de l'homme n'étaient pas des forces spirituelles.

Le Moyen Age ne cherchait que le règne du Christ, que la vie de Dieu donnée à l'humanité par Jésus-Christ, et lui subordonnait tout le reste, y compris tout l'ordre du développement humain naturel, l'ordre de la marche en avant de la civilisation : le progrès humain s'y faisait dans et pour le règne du Christ, le christianisme imprégnait et inspirait toutes les activités humaines. Ce qu'on a appelé la « Renaissance » a consommé la rupture entre le christianisme et le développement humain : celui-ci sera désormais recherché pour lui-même, pris comme but. C'est ainsi le naturalisme qui inspirera depuis tout le mouvement de l'histoire. Et c'est peu après la Renaissance, au XVII<sup>e</sup> siècle, que va naître la philosophie moderne avec les premiers germes de l'idéalisme.

## ***Développement de l'Idéalisme dans la Pensée moderne***

C'est l'orgueil de *Descartes* qui a apporté dans la pensée moderne le point de départ de l'idéalisme (Descartes lui-même n'échappant que par un cercle vicieux aux conclusions idéalistes résultant de ses principes), comme d'ailleurs la source de toutes les autres erreurs du monde moderne, lequel n'échappera à ses malheurs qu'en rejetant l'influence cartésienne.

Descartes, en effet, prétend remettre en question tout ce qu'on avait pensé avant lui et reconstruire à lui tout seul toute la science et toute la philosophie en se fiant à sa seule raison. Cela va l'amener au « doute méthodique », à la remise en question de toutes les convictions spontanées du sens commun. Certes, Descartes compte bien conclure que notre intelligence connaît la réalité, mais il veut que cette conclusion soit démontrée ; par conséquent il estime nécessaire de commencer par la mettre en doute et de supposer d'abord qu'il se pourrait que notre intelligence ne connût aucune réalité et que toute notre pensée ne fût qu'une immense illusion. Un tel point de départ, si l'on ne veut pas se contredire, entraîne inévitablement l'idéalisme ; car pour démontrer que notre intelligence connaît bien le réel et peut affirmer le vrai, il faut se servir de l'intelligence elle-même ; or la démonstration n'a de valeur que si l'on suppose que l'intelligence connaît le réel et prouve le vrai, ce qui est justement ce que l'on a mis en doute. Le point de départ de Descartes enferme en elle-même l'intelligence en la séparant du réel — qu'on la suppose susceptible de ne point connaître. Ainsi séparée du réel, l'intelligence ne pourra jamais plus le rejoindre : elle ne peut plus que s'isoler à l'intérieur de ses propres constructions — et c'est l'idéalisme. En effet, si l'intelligence n'est point d'abord et spontanément connaissance de la réalité, c'est notre pensée que nous allons commencer par connaître : Descartes commence ainsi sa philosophie. Ce que nous connaissons d'abord et directement, selon Descartes, c'est notre propre pensée. Il s'agit alors de savoir si



cette pensée est une image fidèle de la réalité. Tâche impossible : on ne peut savoir si un portrait est ressemblant qu'en le comparant au modèle, on ne pourrait savoir si notre pensée est une image fidèle du réel qu'en la comparant au réel ; pour cela, il faudrait connaître directement le réel, ce que justement Descartes a supposé impossible. Un homme enfermé seul dans une geôle sans portes ni fenêtres avec des tableaux accrochés aux murs ne pourra jamais savoir s'ils ressemblent à quelque modèle que ce soit : ainsi l'homme de Descartes est enfermé à l'intérieur de sa pensée et plus rien ne peut exister pour lui en dehors de cette pensée elle-même et de ses créations. La philosophie de Descartes est donc la rupture du lien spontané, naturel, immédiat, entre l'intelligence qui connaît et la réalité connue <sup>2</sup>.

Nous avons dit que Descartes prétend éviter des conclusions idéalistes et pouvoir conclure que notre intelligence connaît le réel. Comment y parvient-il ? Il soutient que, puisque nous ne sommes pas l'œuvre d'un malin esprit qui se serait amusé à nous tromper, mais de Dieu qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, nous avons la garantie que notre pensée, qui nous a été donnée par lui, est une image fidèle du réel. Ce raisonnement, qui prétend justifier nos connaissances naturelles, comme on justifie la Révélation, est un cercle vicieux. D'une part, Descartes s'appuie sur Dieu pour justifier que notre intelligence connaît le vrai, mais d'autre part il est obligé de supposer que notre intelligence connaît le vrai pour affirmer l'existence de Dieu et que nous sommes son œuvre. Or il faut d'abord connaître le réel pour trouver Dieu comme auteur du réel, mais nous ne pouvons connaître Dieu d'abord et directement. Descartes a donc posé un point de départ qui conduit infailliblement à l'idéalisme en mettant en doute la certitude spontanée et immédiate que l'intelligence connaît le réel et en supposant que nous connaissons d'abord notre propre pensée.

Les conséquences du point de départ de Descartes seront tirées par *Kant*, premier des grands philosophes idéalistes, et dont l'influence domine toute la pensée moderne. Pour Kant, la réalité est inconnaissable et notre pensée n'est pas connaissance de la réalité, mais produit de l'activité de l'esprit humain. Celui-ci n'a donc pas à se soumettre, à se conformer au réel, mais à développer sa pensée d'une manière autonome. Cette philosophie va engendrer l'*individualisme* et le *libéralisme*, chaque esprit humain individuel étant maître absolu de sa pensée, et par conséquent de sa conscience, de son action, de sa vie.

Mais la philosophie de Kant apparaît encore illogique par rapport à son point de départ idéaliste ; elle maintient l'existence, indépendante de nous, d'une réalité inconnaissable (c'est d'ailleurs ce qui permettra à Kant d'admettre, pour des raisons d'ordre pratique, l'existence de Dieu). Cette réalité

---

<sup>2</sup> La philosophie de Descartes est responsable de bien d'autres ruptures que celle entre la pensée et le réel. C'est lui qui a séparé par son rationalisme la foi et la raison, la théologie et la philosophie. C'est lui aussi qui a brisé l'unité humaine, coupé l'homme en deux, méconnu que l'être humain est en même temps matériel et spirituel, faisant de lui l'assemblage d'un corps purement matériel et d'un esprit pur. Il sera ensuite facile aux successeurs de Descartes de supprimer l'âme-esprit pur pour ne garder que le corps et aboutir au matérialisme.

inconnaisable de Kant sera jetée par-dessus bord par un de ses élèves, *Fichte*. Pour lui, il n'y a plus que l'activité du sujet pensant, auteur de sa propre pensée.

Nous ne sommes pourtant pas encore parvenus au terme du développement de l'idéalisme, car la philosophie de *Fichte* maintient la réalité du sujet pensant créateur de sa pensée. L'idéalisme absolu sera atteint par *Hegel* qui supprime toute réalité, aussi bien du sujet pensant que de l'objet connu, pour n'admettre plus rien d'autre que l'idée, dont l'évolution et le développement engendrent toute la série de consciences individuelles en même temps que tous les événements de l'histoire.

Chaque conscience individuelle n'est plus qu'une phase ou un élément du développement historique collectif de la pensée. Nous sommes passés à un *collectivisme* absolu ; effectivement, l'influence de *Hegel* sera à la source des totalitarismes contemporains, l'hitlérisme et plus encore le communisme, où l'individu n'est plus qu'un élément de l'Histoire qui se fait. Il n'y a aucune vérité, aucun bien à considérer puisqu'il n'y a plus de réalité à laquelle il y aurait à se conformer ; seules comptent les exigences collectives du développement de l'Histoire.

Karl Marx a été l'élève de *Hegel* : la philosophie de *Hegel* est à la source du *marxisme*, qui en constitue une transposition matérialiste. Marx en effet retourne la philosophie hégélienne en affirmant que la pensée n'est qu'un produit du cerveau humain et par conséquent de la matière qui le forme. Pour le marxisme n'existent que les forces matérielles dont la perpétuelle évolution engendre tous les faits de l'Histoire ; l'homme n'est plus alors rien d'autre qu'une *action matérielle* qui s'exerce pour transformer le monde, et la philosophie n'a plus d'autre rôle que de conduire à exercer l'action matérielle transformatrice ou révolutionnaire la plus puissante. Ni vérité ni bien : seule compte l'efficacité de l'action matérielle qu'on exerce — et l'individu n'a de puissance, n'existe, que comme élément et instrument de la puissance collective <sup>3</sup>.

De Descartes à Marx nous avons suivi le développement logique de la pensée moderne. On ne peut échapper à ce rigoureux enchaînement qu'en échappant au point de départ même de l'idéalisme, c'est-à-dire en rétablissant la dépendance, que Descartes a rompue, entre la pensée et la réalité.

## ***Pensée et Réalité***

Le point de départ de l'idéalisme consiste à douter que notre intelligence soit capable de connaître quelque chose et d'affirmer le vrai. Or cette mise en question est impossible et absurde : si l'intelligence est incapable d'affirmer le vrai, comment peut-elle affirmer —et prouver— qu'elle en est incapable ? On répondra qu'elle n'affirme rien, qu'elle doute simplement. Mais alors elle affirme qu'elle doute, et qu'il

---

<sup>3</sup> Cf. notre brochure « *Connaître le communisme* », (La Colombe, éditeur).

est vrai qu'elle doute ; comment le peut-elle si elle n'a aucun pouvoir de distinguer le vrai ? Dès que l'intelligence pense, elle connaît et affirme quelque chose ; sa nature même ne consiste en rien d'autre que connaître et affirmer. Le seul moyen pour l'intelligence de douter effectivement de son pouvoir de connaître, c'est-à-dire de douter d'elle-même, c'est de cesser d'exister, de devenir « végétal », comme Aristote le répondait déjà à Protagoras, premier des idéalistes. Or nous ne sommes pas des végétaux, nous pensons, notre pensée est connaissance de quelque chose. Il ne peut pas plus être question de le démontrer que de le nier : c'est un fait, cela nous est donné avec notre propre existence et notre nature humaine. Toute mise en question de ce fait est contradictoire, impossible.

Descartes dit que nous connaissons d'abord notre pensée et qu'il s'agit de savoir si elle est une image fidèle du réel. Mais on ne connaît la pensée que si l'on pense à quelque chose, c'est-à-dire si l'on connaît quelque chose. Par sa nature même, la pensée est connaissance : il lui faut d'abord connaître une réalité pour exister et ensuite pouvoir se connaître elle-même. Comparer la pensée à une image est une fausse comparaison ; une image est une chose, tandis que la pensée est un acte de connaissance. Elle connaît avant d'être elle-même connue par réflexion.

Impossible donc de dissocier la pensée et le réel, car la *pensée, c'est une réalité connue en nous* : l'unité de la pensée et du réel est immédiate, directe, constitutive.

## ***La morale idéaliste***

Refusant de mettre notre esprit en dépendance vis-à-vis d'aucune réalité, l'idéalisme se doit évidemment de refuser de mettre notre conscience, nos actes, en dépendance d'un *bien réel à obtenir* : il rejette par là toute la morale réaliste traditionnelle soumettant notre conduite à des règles qui nous apprennent ce qu'il faut pour notre bien, et justifiant ces règles par le bien à atteindre.

La plus précise leçon de morale réaliste nous est donnée par le Christ dans la parabole de l'économiste infidèle : de même que ceux qui veulent les biens de ce monde savent faire ce qu'il faut pour les obtenir réellement, de même ceux qui veulent la vie éternelle doivent savoir faire ce qu'il faut pour y parvenir.

La morale idéaliste est donc une morale où il n'y a plus de bien réel à atteindre, l'esprit humain est enfermé en lui-même ne pouvant rien vouloir en dehors de lui-même. C'est l'esprit humain qui trouve en lui-même la règle de ses actes, règle qui vaut par elle-même sans autre motif qu'elle-même. Pour Kant, la loi morale n'est plus l'indication des moyens nécessaires pour atteindre un bien, elle s'impose par elle-même, pure règle idéale et théorique, indépendante de toute considération attachée aux résultats de nos actes et aux données de leur accomplissement. Pour Kant même toute recherche d'un bien réel constitue

une attitude intéressée (par exemple celle du chrétien qui recherche la vie éternelle) : l'objection vaudrait si le bien recherché était un bien utile ou un « intérêt » que nous subordonnons à nous, que nous mettons à notre service ; elle ne vaut pas quand le bien recherché est un bien supérieur que nous aimons *pour lui-même* et auquel nous subordonnons notre vie et nos actes (c'est ainsi que le vrai chrétien, aimant Dieu d'une manière désintéressée, *subordonne* sa propre vie à la réception de la vie de Dieu). Bien au contraire, la morale idéaliste nous enferme en nous-mêmes et ne soumet nos actes qu'à notre propre esprit. L'impératif « catégorique » de Kant est en fait inacceptable ; il n'y a aucune raison de se soumettre à une règle sans motif ; même on ne voit pas pourquoi on agirait : il n'y aurait aucune action s'il n'y avait pas un bien réel à obtenir par nos actes. Nous n'avons de raison de nous soumettre à une règle d'action que dans la mesure où elle nous est nécessaire pour parvenir à un bien réel.

Il faut écarter le préjugé, si répandu aujourd'hui, selon lequel la morale serait la poursuite d'un idéal, d'une construction intérieure de l'esprit. La morale doit régler les actes réels des hommes pour les faire parvenir à des résultats réels : tout ce qui n'obtient pas un bien, une amélioration, un perfectionnement réels est sans valeur morale.

Une conséquence de la morale idéaliste est de ne tenir aucun compte des circonstances des actes et de ne pas appliquer les règles générales d'une manière adaptée à la diversité des cas ; ce qui compte pour elle, puisqu'il n'est aucun bien à atteindre, c'est la règle : il s'agit de conformer les actes à une vue idéale et théorique de l'esprit. La règle morale vaut par elle-même, indépendamment des cas et des circonstances, ne connaît pas d'exception, s'applique toujours, d'où le *rigorisme*. Peu importe à l'idéaliste que dans tel cas précis l'application stricte de la règle engendre un mal : seul l'ordre idéal des actions l'intéresse, et non la réalité des conséquences de nos actes.

L'idéalisme crée ainsi un divorce entre la morale et le réel qui emplit la mentalité et la littérature d'aujourd'hui : faux problème, car le réel entre en conflit avec la fausse morale idéaliste et nullement avec la vraie morale réaliste. La morale réaliste ordonne ce qu'il faut pour la réalité du bien à obtenir, elle varie donc à l'infini ses injonctions selon la diversité des cas et des circonstances ; ses règles valent dans la mesure où elles conduisent à un bien réel et ne valent plus quand elles n'y conduisent plus.

## 2 ]. Conséquences et méfaits de l'Idéalisme

L'attitude de l'idéalisme n'empêche pas la réalité d'exister telle qu'elle est, indépendamment de nous : l'homme qui ne veut pas la reconnaître, s'y soumettre, s'y conformer, se heurte contre elle et s'y brise comme un véhicule qui prétendrait refuser de reconnaître l'existence de l'obstacle. Tel est le fondement des malheurs de l'homme moderne : il ne s'insère plus au sein de la réalité qui l'entoure, à laquelle il appartient, et dont il dépend.

### *L'homme désaccordé du Réel*

Mais il ne suffit pas d'énoncer ce fait, il faut en scruter tout le développement. L'intelligence de l'homme est, spontanément, adaptée à connaître le réel. A force de le refuser, pour se replier sur elle-même, elle en est arrivée à fonctionner à vide sur ses propres constructions. Une lente imprégnation de l'homme moderne par l'idéalisme régnant a fini par modifier sa psychologie et par le désaccorder du réel. L'homme contemporain souffre d'une véritable maladie psychique : il s'enferme en lui-même et crée des mythes, des idéologies, des fabrications de son esprit.

C'est d'ailleurs un fait connu que chaque année augmente d'une manière inquiétante le nombre des fous, des névrosés, des déséquilibrés. Les psychiatres reconnaissent que la plupart des maladies mentales ont leur source dans une rupture avec le réel. Mais il faut prendre conscience que ces cas pathologiques reconnus ne sont qu'une aggravation de plus en plus fréquente d'un état pathologique *général* de l'humanité contemporaine : la majorité de nos contemporains souffrent sans le savoir d'une telle désadaptation.

Un des signes les plus typiques de cette maladie collective est l'attitude de nos contemporains dans la vie sociale lorsqu'ils ont un problème à résoudre. Au lieu d'en regarder les données telles qu'elles sont pour rechercher le bien réel qu'on peut en tirer en conformité avec le fonctionnement naturel des

choses, ils enferment toute leur attention à l'intérieur de leur esprit (et en général ils s'enferment eux-mêmes dans un bureau ou un cabinet de travail avec des dossiers, des schémas, des statistiques, des calculs, au lieu de sortir, de causer, d'observer) et ils construisent une belle machinerie, un magnifique *système bien rationnel, bien logique, bien cohérent, pleinement satisfaisant pour l'esprit* qui l'a construit. Cette construction est en général un *cadre artificiel* ne correspondant nullement aux données réelles, et qui fonctionnera à vide, ne satisfaisant que l'esprit de ses constructeurs. Les grandes écoles qui forment les dirigeants de l'industrie et de l'administration fabriquent des esprits géométriques qui ont l'obsession de la rationalisation et de l'organisation des systèmes et des plans idéalement logiques et cohérents sans aucun souci du réel. Le *planisme*, le *dirigisme*, un certain *socialisme* sortent de là : orgueilleuse prétention de tout régir d'après des visées *a priori*. Peu importe à l'idéalisme que cela ne corresponde en rien aux exigences du réel, pourvu que l'esprit soit satisfait par la cohérence rationnelle et la clarté géométrique de l'organisation. A l'*ordre* naturel vivant, touffu, divers, spontané, semblable à une forêt qui pousse spontanément selon l'état varié du sol et de l'atmosphère, on substitue l'*organisation* uniformisée, tel le jardin artificiel fait d'après le dessin du jardinier : le grand caractère de notre temps, c'est l'idolâtrie de l'Organisation. Et l'idéalisme donne aujourd'hui son chef-d'œuvre avec « le Plan » : le système établi par l'esprit calculateur auquel il faut soumettre bon gré mal gré une réalité qui ne peut s'y insérer <sup>4</sup>.

La vie sociale est faite de communautés dans lesquelles les hommes sont naturellement insérés parce que, comme les arbres de la forêt, elles naissent et se développent spontanément d'après les besoins et les solidarités des hommes auxquels elles sont adaptées. A ces communautés naturelles et spontanées l'homme moderne substitue des systèmes rationnels qui ne seront jamais d'authentiques sociétés vivantes parce que la réalité humaine ne peut y entrer, mais qui constituent ce que l'on appelle des *administrations*. La grande maladie sociale d'aujourd'hui, c'est la substitution de l'administration aux communautés naturelles, le cancer de l'administration rongant en parasite le tissu de la vie sociale.

Bien des signes montrent la présence de l'idéalisme dans la dégénérescence administrative contemporaine. L'un d'eux est l'obsession du papier. Pour satisfaire les exigences rationnelles et

---

<sup>4</sup> Bien entendu, ce que nous disons ici n'exclut nullement le rôle nécessaire des prévisions : c'est le propre de l'intelligence de nous permettre de prévoir les conséquences de nos actes et par là d'ordonner et de diriger nos actes en fonction de ces prévisions. S'élever contre les constructions de l'esprit n'est pas s'élever contre le rôle actif de l'intelligence humaine pour agir sur la nature et la transformer : ce pouvoir artisan, technicien, inventeur, de l'intelligence humaine est une donnée du réel, fait partie de l'ordre de la création. Mais cette action inventrice est fondée sur ce que l'intelligence connaît de la réalité sur laquelle elle veut agir, donc commandée par les exigences du réel et par là soumise au réel selon le vieux dicton : « *On ne commande à la nature qu'en lui obéissant* ». Il ne s'agit donc absolument pas de condamner les inventions, le progrès technique, tout l'ensemble des prévisions fondées sur le réel chaque jour mieux observé et mieux connu. Le développement contemporain des techniques, l'existence des grands ensembles dus à l'extraordinaire développement des moyens de communication, réclament aujourd'hui un ensemble toujours plus complexe de prévisions. Il s'agit seulement que ces prévisions demeurent toujours fondées sur les données et les exigences du réel, qui seul commande.

organisatrices de l'esprit, rien ne doit se faire sans *papier* ou *dossier*. La plus minime opération laissera dans un dossier une trace dont l'établissement et le classement seront plus importants que cette opération elle-même. Notre temps devient ainsi « l'âge du papier » : les siècles futurs comprendront difficilement la raison d'être de cette montagne de papiers et de dossiers que notre époque aura réussi à entasser. L'accumulation en est d'ailleurs telle que déjà on ne peut plus rien y trouver ; et bientôt la surface de la planète sera trop petite pour loger toutes les archives (tandis que les foyers où naissent et se forment les hommes n'ont pas de logements).

Un autre signe de dégénérescence administrative de la vie sociale se trouve dans l'*automatisme du règlement général et systématique* : le règlement vaut par lui-même, indépendamment des cas et des circonstances, il est comme la loi morale de Kant. Au lieu de rechercher ce qu'il y a à faire dans la situation réelle pour obtenir un bien réel, l'administration fait automatiquement ce que prescrit le règlement. N'allez pas lui montrer que justement, dans le cas où l'on se trouve, les prescriptions du règlement engendrent une catastrophe : l'administration n'a nul souci du bien à obtenir, c'est le règlement et lui seul qui compte.

L'administration n'a plus d'autre but que son propre fonctionnement. Il en résulte une véritable dégénérescence humaine, les hommes perdant tout sens du bien à réaliser et de l'application de leur intelligence à la recherche des moyens adaptés à la situation pour devenir des automates de la machine administrative exécutant aveuglément le règlement. En particulier, les vertus de l'*autorité* —zèle du bien dont on a la charge, lucidité intellectuelle pour juger des moyens par le réaliser, volonté ferme pour décider, initiative, prise de responsabilités— disparaissent totalement au profit de l'inertie, de la routine, de la passivité. Il ne faut pas s'étonner qu'on trouve de moins en moins d'hommes capables d'assumer des responsabilités. D'ailleurs, l'orgueil refuse l'obéissance à un homme qui décide en fonction de la situation réelle (c'est ce qu'on appelle « l'arbitraire ») ; il préfère l'automatisme d'un règlement anonyme et aveugle.

La déformation idéaliste est telle que nos contemporains, lorsqu'ils ont quelque chose à effectuer dans la vie sociale, s'imaginent qu'ils le feront par un décret ou un texte de loi paraissant au *Journal Officiel*. Ils ne voient pas qu'ils ne créent qu'une forme légale vide ou un cadre administratif artificiel dans lequel n'entre aucune réalité humaine ou sociale. Quand il faudrait provoquer l'éclosion naturelle de communautés vivantes, on fabrique des administrations et on multiplie des bureaux. L'exemple déjà ancien des tentatives « néocorporatistes » est significatif. Par « décret », on ne pouvait créer que des cadres administratifs vides de toute réalité professionnelle, aux antipodes de tout régime corporatif authentique. Il n'y a de régime « corporatif » véritable que là où les corps professionnels naissent des solidarités réelles entre gens de même profession : les corporations de l'Ancien Régime n'ont jamais été créées par décret, elles sont nées spontanément des besoins réels et n'ont été reconnues légalement

qu'ensuite ; c'est pourquoi l'Ancien Régime corporatif avait ce caractère divers, touffu, irrationnel, qui horrifie l'esprit idéaliste.

Plus généralement, dès que les hommes aujourd'hui veulent entreprendre de réaliser effectivement ce qu'ils veulent faire, ils font des *réunions* pour discuter de ce qu'ils feront ou ne feront pas, établir un *plan* ou un *programme* au lieu d'agir d'après les exigences du réel en s'adaptant à lui au fur et à mesure qu'imprévisible, divers, rebelle aux cadres rationnels et aux systèmes, il manifeste à l'observation ce qu'il réclame de nous. On nomme une *commission*...

Enfin, l'idéalisme cherche des solutions pour l'homme universel et abstrait : c'est l'*humanitarisme*. On néglige ainsi où l'on sacrifie l'homme concret qu'on a près de soi et à qui on peut faire réellement un bien réel, c'est-à-dire *le prochain* au sens de l'Évangile. Jésus-Christ ne nous a jamais dit de faire du bien à l'*humanité* : il nous a dit de faire du bien à l'homme à qui les circonstances nous mettent dans la possibilité de faire du bien, c'est là tout le sens du mot « prochain ». Peut-être que le prêtre de la parabole qui a laissé le blessé sur la route sans le secourir était entièrement occupé par la construction rationnelle d'une œuvre universelle et idéale assurant le secours à tous les blessés, et ne pouvait donc perdre son temps avec un cas concret. Mais c'est le bon Samaritain, qui a secouru le blessé, dont l'Évangile fait l'éloge. Sur ce terrain, le chef-d'œuvre de l'idéalisme est la construction d'une sécurité sociale assurant, par un mécanisme unique dont le règlement prévoit tous les détails de fonctionnement, tous les besoins de toute une population. Mais qu'un homme se trouve dans le besoin le plus urgent, il pourra mourir devant les guichets sans obtenir aucun secours si son cas n'est pas prévu par le règlement : plus d'hommes réels, mais des catégories étiquetées, numérotées.

## ***La Vérité remplacée par l'Idéologie***

S'il n'y a plus une vérité indépendante de nous, qu'il ne nous appartient pas de modifier, chacun pensera selon qu'il y est porté par le mouvement de son esprit ; à la vérité reconnue par tous va se substituer la multiplicité des *opinions* variables selon les tendances des uns et des autres. On arrivera ainsi progressivement à ce que les vérités les plus fondamentales soient méconnues ou rejetées : il n'y a pas aujourd'hui d'absurdité qu'on ne trouve quelque école ou quelque auteur pour soutenir, et la multiplication des écoles et des opinions est telle qu'on ne peut plus s'y reconnaître. Bien plus, on en arrive à ce qu'il n'y ait plus *aucune certitude* admise par tous. A toutes les époques de l'histoire, en dépit des désaccords et des disputes d'écoles sur des questions secondaires, il y a toujours eu un certain nombre de vérités fondamentales, un trésor de certitudes communes et inébranlables que personne ne songeait même à mettre en doute ou en discussion. Aujourd'hui, il n'y a plus aucune certitude commune sur



laquelle les hommes puissent s'entendre, réaliser l'unanimité et bâtir en commun. Comment s'étonner que toutes les constructions de notre époque s'écroulent quand elles sont bâties à l'envers du sens commun et des vérités premières dont tout dépend ?

Chacun pensant ainsi selon les tendances de son esprit, il n'y a même plus un langage commun permettant aux hommes de se comprendre : l'humanité contemporaine est devenue une *tour de Babel* où les hommes ne se comprennent plus, où les mots n'ont plus le même sens quand on passe d'un système de pensée à un autre. Aujourd'hui, entre des hommes de deux écoles ou de camps opposés, aucun dialogue n'est possible. L'humanité a ainsi perdu toute unité, laquelle ne peut exister que dans la vérité reconnue en commun.

Quelle sera la source des opinions ? Puisqu'il n'y a plus de vérité, chacun sera porté par le mouvement de ses instincts, de ses passions, de ses intérêts : chaque passion ou instinct collectif, chaque communauté d'intérêts déterminera un courant d'opinion. Les hommes vont ainsi se trouver partagés en camps opposés ; mais ce qui provient ainsi d'intérêts ou de passions se masque sous le déguisement de l'idéal, sous le revêtement d'idées et de doctrines, sous ce qu'on appelle aujourd'hui des *idéologies*. L'humanité contemporaine est alors la proie d'une lutte acharnée entre les idéologies opposées.

A la réalité complexe et mystérieuse se substitue un idéal abstrait, uniforme et clair qui postule une intransigeance absolue à l'égard de l'adversaire : d'où un *fanatisme* aveugle.

Il en résulte un morcellement du réel en *antinomies* (ou en dichotomies) et en *systèmes opposés* : toute la pensée moderne est faite de ces oppositions artificielles. La réalité unit en effet dans sa complexité des aspects divers qui s'harmonisent en elle : l'idée *abstrait* (c'est-à-dire extrait et sépare) du réel un de ces aspects pour le considérer à part ; une saine philosophie ne peut donc se fonder sur une seule idée, tout expliquer par elle et en faire un absolu, un système. Et suivant que le système fera tout reposer sur l'un ou l'autre des aspects du réel ainsi mis à part, on aura des systèmes opposés opposant artificiellement — à l'état idéal dans l'esprit — ce qui est joint dans le réel. Le monde moderne est rempli de ces oppositions artificielles entre ce que la réalité unit : esprit et matière, individu et société, autorité et liberté, etc. On voit ainsi comment s'engendrent perpétuellement l'opposition des idéologies et leur fanatisme. Par exemple, la liberté réelle des hommes est une liberté limitée : elle a besoin, pour se développer, d'être guidée par des règles, insérée dans un ordre ; le « libéralisme » envisagera une Liberté théorique, absolue, incompatible avec toute règle, tout ordre, toute autorité et s'opposera fanatiquement à un socialisme qui supprime toute liberté pour une organisation et une réglementation totales.

Enfin, l'homme qui cherche la vérité et s'y soumet sait que ses connaissances sont limitée, qu'il ne peut tout savoir. Au contraire, l'homme contemporain engendré par l'idéalisme veut avoir une opinion sur tout : l'orgueil de l'esprit ne connaît ni limite ni compétence. Le résultat est la *vulgarisation* qui prétend instruire tout le monde de toutes choses et traite de tout avec la même incompétence superficielle. De là cette avalanche de livres dépourvus de toute valeur et surtout cette dégradation d'une presse qui parle de

tout sans avoir de compétence sur rien, avec pour seuls critères le mauvais goût du public à flatter et les passions à exciter. L'homme est ainsi déformé par la presse, la radio, le cinéma, les livres « à sa portée ». C'est l'homme systématique, « idéologique », dont l'intelligence artificielle —et non plus le naturel bon sens— se prononce sur tout, y compris les secrets des vies privées qu'on étale scandaleusement pour satisfaire les plus malsaines curiosités <sup>5</sup>.

## ***Dégénérescence de l'Homme***

L'indépendance absolue de l'esprit humain ne peut admettre une loi morale objective indépendante et supérieure, s'imposant à la volonté et à l'action. Au lieu de se soumettre à une morale, l'homme se construira sa morale. Il n'y aura donc plus, malgré les illusions de Kant à ce sujet, de morale universelle. Non seulement chaque individu, mais chaque groupe se fera sa morale ; nous retrouvons la tour de Babel. (D'où vient l'échec de la S.D.N et de l'O.N.U, sinon de l'absence d'une conception commune de la morale et du droit acceptée par tous les participants ?)

Bien entendu, chaque individu ou chaque groupe se construira sa morale d'après les exigences de ses cupidités et de ses passions. Il arrivera même peu à peu que tous les vices et tous les crimes trouvent quelque école, quelque philosophe, romancier ou dramaturge pour les justifier et en faire l'apologie. Certes, à toutes les époques de l'histoire, il y a eu des hommes vicieux et criminels, mais leurs vices et leurs crimes étaient reconnus comme tels par tous. Aujourd'hui il n'existe pas de monstruosité morale qui n'ait trouvé son apologiste.

A ce régime on fait bien vite l'expérience que « l'homme est un loup pour l'homme » : chacun ayant la morale de ses intérêts ou de ses instincts, l'humanité va s'entre-déchirer et s'entre-détruire. Une première étape libère les appétits et les passions de l'individu : c'est l'anarchie, la loi de la jungle, le plus fort qui écrase et exploite le plus faible. Une seconde étape verra les mouvements collectifs d'intérêts ou de passion absorber les individus ; alors, la collectivité, qui ne reconnaît aucune loi morale supérieure, se crée à elle-même sa vérité. C'est le totalitarisme qui fait de l'individu un rouage de l'intérêt collectif. La collectivité devient un loup pour la collectivité, l'État un loup pour l'État, la race pour la race, la classe

---

<sup>5</sup> L'homme qui n'est pas appliqué et attentif au réel et à tous les humbles devoirs de la vie quotidienne veut vivre dans un monde intérieur d'idées, d'images, de sentiments, d'émotions, qu'il faut sans cesse alimenter par le livre, la presse, la radio, les spectacles, par lesquels il est intoxiqué et dont il ne peut pas plus se passer que l'alcoolique de son alcool. Alors, il a l'esprit sans cesse occupé de ce dont il n'a pas la charge, même quand il empiète sur le domaine de ceux qui sont compétents ou qui en ont la charge. L'exemple le plus frappant est la manière dont tous veulent avoir un avis sur les affaires judiciaires en cours, lesquelles ne concernent que les magistrats documentés et compétents qui en ont la charge, et mettent en jeu le secret des vies privées qui devrait être sacré même quand il s'agit de criminels.

pour la classe, etc. Il n'y a plus aucune solution entre l'anarchie et le totalitarisme : pour qu'il y ait à la fois des droits et des devoirs de l'individu vis-à-vis de la collectivité et de la collectivité vis-à-vis de l'individu, il faut qu'il y ait *au-dessus de l'individu et de la collectivité* une loi morale supérieure, la loi de Dieu. Sans elle, aucun ordre vrai n'est possible.

Pendant longtemps, la civilisation a tenu malgré la déformation des mentalités parce que les mœurs traditionnelles formées par l'éducation au foyer familial se maintenaient : c'étaient surtout les hommes qui allaient déraisonner dans les clubs et les meetings ; par l'éducation des enfants, les femmes maintenaient l'ordre dans les mœurs. Aujourd'hui, les mœurs féminines sont atteintes autant que les mœurs masculines : la dégénérescence est totale et universelle. Peut-on imaginer un signe plus net de la profonde déformation de la nature humaine que la disparition chez la femme d'un instinct aussi premier et foncier que celui de la maternité ? <sup>6</sup>

La dégradation de l'être humain ne se limite pas aux esprits et aux cœurs, aux mentalités et aux mœurs, elle atteint finalement les corps, leur structure et leur fonctionnement. Aujourd'hui la majorité des organismes humains, surtout dans les villes, sont détraqués, soit anémiés, soit déséquilibrés : comment en serait-il autrement quand ils sont usés par la fièvre des passions et des cupidités, déformés par une vie contre nature ? L'humanité est gravement malade, dans son corps comme dans son esprit, parce qu'elle a été *dénaturée* par l'idéalisme.

## ***L'Homme contre la Nature***

L'idéalisme ne peut accepter la nature des choses —et en particulier la nature humaine— parce que cette nature est un donné, que l'esprit humain n'a point fait à son gré. Il tend à lui substituer un monde qui ne sera pas l'œuvre de Dieu, mais l'œuvre de l'homme seul. De là vient le caractère essentiellement *révolutionnaire* du monde contemporain : le mouvement révolutionnaire doit détruire l'homme de la nature et de la tradition pour substituer l'homme nouveau créé par l'action humaine. Le marxisme a porté ce vœu au maximum, mais toutes les tendances révolutionnaires sont hantées par lui.

---

<sup>6</sup> On pourrait citer aussi le refus, par la plupart des femmes contemporaines, des travaux ménagers dont le bon accomplissement est nécessaire à la vie familiale et par là à la croissance et au développement des enfants — de sorte que l'avenir de la population en dépend : les hommes de demain seront ce que les auront faits les foyers familiaux où se sera développée leur enfance. La vie privée, lieu de croissance de l'enfant, est essentielle à l'avenir de l'humanité : elle est aujourd'hui de plus en plus détruite par la vie collective. Les enfants sont pris en charge par des organismes collectifs où la mécanisation, le règlement, l'absence d'affection créent en eux des troubles graves décelés aujourd'hui par les progrès de la psychiatrie. Le repas familial disparaît, ce qui supprime une occasion irremplaçable d'échanges humains personnels. Etc...

L'art contemporain aussi est un refus de la nature en vue d'une création entièrement nouvelle sortie du seul esprit humain.

Plus généralement, le monde contemporain va essayer de substituer au monde de la nature le monde artificiel des *techniques*, de remplacer le fonctionnement naturel des choses par le fonctionnement des inventions de l'homme. Ainsi la technique prend une place sans proportion avec celle qu'elle occupait dans le passé, et un sens entièrement nouveau. Au sens classique, elle est une utilisation de la nature par l'intelligence humaine au service du bien humain ; mais il y a une toute autre ambition dans son développement contemporain : modifier la création naturelle en une création purement *artificielle*. On comprend pourquoi le monde né de l'idéalisme tend à supprimer la vie paysanne si profondément dominée par les exigences de la nature, et à construire une civilisation entièrement urbaine où la vie soit le produit de la pure technique de l'homme organisant toutes choses selon les vues de son esprit (cela a été admirablement mis en lumière dans l'œuvre maîtresse de Ramuz « *Taille de l'Homme* »)<sup>7</sup>. D'où le développement monstrueux d'immenses agglomérations où des millions d'hommes deviennent les rouages d'un gigantesque mécanisme à horaire régulier, strictement réglementé, où tout est commandé par la technique.

## ***Le Totalitarisme***

Nous avons vu comment l'idéalisme engendre soit l'individualisme, soit le collectivisme, selon que la revendication d'indépendance absolue est appliquée à l'individu ou à la collectivité. Mais, inévitablement l'idéalisme aboutit finalement au collectivisme : en effet, pour que l'homme réussisse mieux à tout tirer de lui-même, il lui faut rechercher la puissance ; or celle-ci ne peut se trouver que dans la collectivité organisée. Ainsi, l'idéalisme conduit aux régimes totalitaires, aux gigantesques mécanismes où tout est organisé par l'esprit humain.

La multiplicité touffue des communautés naturelles qui se forment spontanément répugne à l'esprit idéaliste de cohérence et d'uniformisation. Il faut donc remplacer la variété vivante des communautés par une société unique chargée à elle seule de toutes les fonctions : c'est l'État totalitaire.

L'idéalisme a besoin d'un homme mécanisé, tel l'employé de bureau, pur exécutant du règlement, ou l'ouvrier de l'industrie rationalisée. Il faut donc que l'homme ne soit plus qu'un élément de *la masse* formée par l'idéologie dominante : civilisation où l'individu, produit artificiel, fabriqué d'avance et en série, des *courants d'opinion*, ne pense plus, ne réagit plus que comme un pantin. Cet individu est fabriqué par le livre, la presse, la radio, les spectacles, les conversations, les affiches, les clubs, les

---

<sup>7</sup> Ainsi que dans l'œuvre de Gustave Thibon et celle de Marcel de Corte.

meetings, les mœurs — par la *propagande*. L'enseignement vise à communiquer une vérité à laquelle il se soumet, il fait partie d'un ordre naturel qui le domine ; la propagande, au contraire, se moque de la vérité qu'elle nie : il s'agit pour elle de créer dans le cerveau des mécanismes d'idées-forces, de passions collectives (c'est le « bourrage de crâne ») qui en feront un instrument du plan d'ensemble conçu *a priori* par l'esprit — même simplement pour les besoins commerciaux ; ainsi la publicité crée *les modes* : toutes les femmes éprouveront le besoin de s'habiller, de se coiffer, de se farder, de se tenir d'une même façon... La paysanne qui vivait adaptée aux traditions comme aux conditions réelles de vie de son village est devenue intolérable ; il faut qu'elle suive les modes de la grande ville, qu'elle recopie le modèle standardisé. Les opinions et les modes, fabrications artificielles, ont remplacé les convictions et les mœurs, données de l'ordre naturel.

---

Tel est l'état de dégradation où l'idéalisme, fruit de l'orgueil, a conduit le monde. Il n'est pas de salut sans retour à l'humble soumission au réel, au respect de l'œuvre de Dieu. Il s'agit simplement de savoir qu'on ne peint pas un mur en vert avec de la peinture rouge.

## DU MÊME AUTEUR

**LA VIE SURNATURELLE** (Ed. La Colombe), ouvrage couronné par l'Académie française.

**PHYSIQUE MODERNE ET PHILOSOPHIE TRADITIONNELLE** (Ed. Desclée).

**ORIGINES ET FORMATION DE LA THÉORIE DES PHÉNOMÈNES ÉLECTRIQUES ET  
MAGNÉTIQUES** (Ed. Hermann), ouvrage couronné par l'Académie des Sciences.

**L'OEUVRE DE L'INTELLIGENCE EN PHYSIQUE** (Ed. Presses Universitaires), ouvrage couronné  
par l'Académie des Sciences.

**CONNAÎTRE LE COMMUNISME** (Ed. La Colombe).

**CONNAÎTRE LE CHRISTIANISME** (Ed. Plon).

**VIVRE LE CHRISTIANISME** (Ed. Plon).

**DOCTRINE CHRÉTIENNE DE L'ÉTAT.**

**L'ÉGLISE ET LE MONDE MODERNE** (Ed. La Colombe).

**CATHOLICISME ET SOCIALISME** (Ed. du Cèdre).

**LA NÉCESSAIRE CONVERSION** (Ed. La Colombe).

**EN PRIÈRE AVEC L'ÉGLISE** (Ed. La Colombe).

**LA GRÂCE** (Ed. Fayard).

**V. GHIKA L'APÔTRE Du XXe SIÈCLE** (Ed. La Palatine).

**IDÉES MODERNES, RÉPONSES CHRÉTIENNES** (Ed. Téqui).

**PROBLÈMES D'AUJOURD'HUI, RÉPONSES CHRÉTIENNES** (Ed. Téqui).